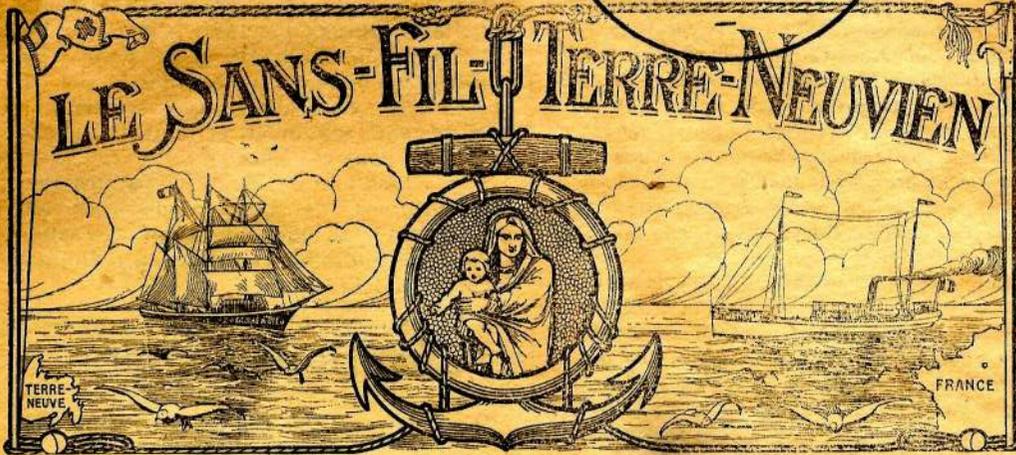




Juillet 1914.



JOURNAL HEBDOMADAIRE DONNANT LES NOUVELLES DU MONDE ENTIER

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

MAISON DES ŒUVRES DE MER SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

**Lettre Ouverte***Mon cher Yves*

A toi, et à tous tes camarades qui vivez entre le ciel brumeux et la mer hargneuse de Terre-Neuve, le "Sans-Fil" se rejouit d'apporter toutes les semaines, des nouvelles du vieux et du nouveau Continent. C'est déjà un beau rêve réalisé, mais il ne serait pas complet, pour des Chrétiens et des Français.

Or donc, après avoir lu les échos que les ondes aériennes transmettent sur nos plages isolées et éloignées, parcours ce petit Journal jusqu'au bout. Tu y trouveras toujours, des pensées de de devoir, de prière, de courage; d'abnégation et de patriotisme, pour te rendre meilleur. C'est mon souhait et mon grand désir.

F. E.

**"CHEZ NOUS"**

MAISON DE FAMILLE

Tous les dimanches, *sans exception*, à la Maison des Œuvres de Mer, Messe à 9 heures, tout spécialement pour les marins.

Tous les dimanches, *sans exception*, réunion à 3 heures de l'après-midi, suivie du salut du Très Saint Sacrement.

**DE PARTOUT****PAR LES AIRS**

Du Croiseur "Friant" en croisière sur les Bords. — Vu "Marie-Blanche", "Marie-Joseph" et "Lilloise", le 2 Juillet; "Fleur-de-Marie", le 3; tous bien.

Vera-Cruz — On parle ici d'une action prompte des marins des navires américains, anglais et français, au cas où la chute de Huerta, mettrait en danger la vie des étrangers résidant dans la capitale.

Herzégovine — Plus de 200 personnes ont été blessées dans une bataille entre Serbes, Musulmans et Croates, à la suite de l'assassinat du duc François Ferdinand.

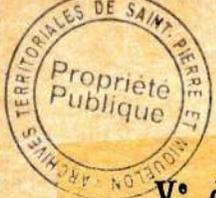
Trieste — Les corps de l'archiduc F. Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, et de sa femme sont arrivés ici par mer et ont été transporté au train qui les conduira à Vienne

DIMANCHE 5 JUILLET

**GRANDE SÉANCE DRAMATIQUE**

Organisée

AU PROFIT DES ŒUVRES DE MER



## V<sup>o</sup> dimanche après la Pentecôte

La voie des pécheurs, toute dangereuse qu'elle est, l'est beaucoup moins que l'hypocrisie. C'est pour cela que Jésus-Christ demande une justice plus abondante que celle des scribes et des pharisiens dont la justice était stérile : 1<sup>o</sup> parce qu'elle déplaisait à Dieu; 2<sup>o</sup> parce qu'elle ne réformait pas le cœur; elle n'insistait que sur la lettre et ne prescrivait que des pratiques insignifiantes, et 3<sup>o</sup> parce qu'elle n'édifiait pas le prochain; en altérant les traditions, elle apprenait à s'affranchir de la loi.

La justice de Jésus-Christ est abondante, parce qu'elle rend à Dieu, au prochain et à soi-même, tout ce que la loi impose : 1<sup>o</sup> à Dieu, en lui rendant l'hommage de la soumission et lui laissant le droit de la vengeance qui n'appartient qu'à lui; 2<sup>o</sup> au prochain, en interdisant toute colère, tout emportement, et en inspirant le pardon des injures et l'amour des ennemis, ce qui est assurément un miracle plus éclatant que tous les miracles dont parle le saint Evangile, et 3<sup>o</sup> à soi-même, en réprimant jusqu'aux moindres saillies du caractère et de l'humeur, afin de ne point perdre la paix de l'âme.

### L'effort quotidien

Le défaut le plus dangereux des honnêtes gens, c'est le dédain des tâches modestes et efficaces. Notre malheur est le nombre de gens qui se croient faits pour les devoirs extraordinaires et auxquels il ne faut rien demander au-dessous de l'héroïque. La France est pleine de chasseurs qui ne veulent chasser que le lion, ils le chassent toute leur vie, et quand ils meurent, leur carabine contient encore leur première balle. Ils mettent leur espoir en des événements hors de leur puissance et dédaignent les résultats promis à l'effort quotidien.

E. LAMY,  
de l'Académie française.

### La plus belle œuvre

*Vous avez fait l'épi, vous avez fait la rose  
Et l'oiseau, roi léger du monde aérien;  
Vous avez fait, Seigneur, une plus belle chose  
Une âme de chrétien.*

MARIE JENNA.

## Les sept frères martyrs

(10 juillet.)

Qui donc a donné à ces sept fils de sainte Félicité le courage d'endurer le martyre? Ce fut l'éducation chrétienne et ces paroles de leur admirable mère : « Regardez le ciel où Jésus-Christ vous attend avec ses Saints; persistez dans son amour et combattez généreusement pour vos âmes! »

Il y a bien loin de ces fortes paroles aux préoccupations de ces parents qui ne recherchent pour leurs enfants que des satisfactions de toutes sortes, même au préjudice du salut de leurs âmes.

## Chrétiens, païens

Pas plus que d'être neutre, il n'est permis d'avoir un pied dans les deux camps, de fraterniser d'une main avec les amis de sa religion, et, de l'autre, avec ses ennemis, chrétiens dans la vie privée, païens dans la vie publique. « Nul ne peut servir deux maîtres », dit encore Notre-Seigneur. Catholiques qui conservez au fond du cœur la foi de votre baptême, mais qui, par ambition, par intérêt ou par respect humain, avez trop souvent fait cause commune avec ses ennemis, jusques à quand pencherez-vous ainsi tantôt à droite, tantôt à gauche? *Usquequo claudicatis in duas partes?* Si vous croyez en Dieu, si Jésus-Christ est votre Seigneur, suivez-le ouvertement, rangez-vous franchement de son côté: *Si Dominus est Deus, sequimini eum.* Vous êtes les enfants de la cité de Dieu, soyez aussi les soldats de son armée. Séparez-vous résolument des fils de Babylone et n'ayez plus de compromis avec les enfants de la cité du démon. Rompez avec les ennemis de l'Eglise; ne vous associez pas avec eux, n'entrez pas dans leurs ligues, ne lisez pas leurs journaux, ne les soutenez pas en les achetant ou en vous y abonnant.

(Card. Luçon, arch. de Reims.)

## La charité

*Ne dites jamais : A demain,  
Pour adoucir une blessure;  
Donnez aux pauvres du chemin,  
Donnez sans compter : Dieu mesure.*

H. CHEVREAU.



## L'OIGNON D'ARGENT

— On ne les entend plus grogner ! Y comprenez-vous quelque chose, Mame Laflamme ?

— Rien du tout, Mame Breton, rien du tout.

— Et dire qu'ils sont toujours ensemble, eux qui ne pouvaient se sentir !

— En vérité du bon Dieu, ma chère, je suis toute bête de voir cela.

— Tout comme moi, Mame Laflamme.

— Oh ! c'est bien singulier !

— Oui, c'est bien singulier, ma chère !

Et les deux vieilles commères, après avoir pensivement hoché la tête, se remirent à leur tricot.

Voilà bien des alentours, va penser plus d'un lecteur, bien des alentours pour dire que les deux chats des deux vieilles ne se font plus la guerre.

Mais, cher ami, vous n'y êtes pas du tout ! Que me parlez-vous de chats ?

Les deux honorables matrones ci-dessus nommées, loin de parler de leurs animaux, s'occupaient seulement de leurs deux voisins, MM. Doublemard et Cornillon.

— Qui donc ça, M. Doublemard ?

— De grâce, lecteur, ne m'interrompez plus, ou bien alors je serai forcé de vous laisser parler tout seul, ce qui fait que vous ne saurez rien.

Voici tout simplement l'histoire.

M. Cornillon et le père Doublemard habitaient porte à porte, dans le même corps de bâtiment que nos deux vieilles dames et se détestaient cordialement.

Pourquoi ?

Je ne saurais vous le dire. Il y a comme cela dans l'histoire ancienne et moderne des événements dont il est parfois difficile de pénétrer les causes.

Toujours est-il qu'ils passaient le plus clair de leur temps à se gratifier, avec une usure réciproque, de douceurs à la sauce piquante.

M. Cornillon avait autrefois fait en gros le commerce des engrais chimiques ; mais, après de successifs revers de fortune, il était arrivé sur le seuil de la pauvreté. Maintenant, il ne jouissait plus que d'une rente, oh ! fort petite ! dont les mois ne constituaient pas de fameux douzièmes.

Aussi, se montrait-il d'une humeur massacrant, les jours où son escarcelle n'avait plus, comme la boîte de Pandore, que l'espérance au fond. Chose qui d'ailleurs se reproduisait mensuellement du 25 au 30.

Le voisin, probablement, avait voulu lier connaissance avec lui dans un de ces moments difficiles.

*Inde iræ.*

Les deux bonshommes, vivant l'un près de l'autre, se recontraient fatalement tous les jours,

et tous les jours, c'étaient de nouvelles scènes dans le genre de celle-ci :

— Encore ce Doublemard !

— Toujours le Cornillon !

— Vous êtes un butor, entendez-vous ! ronchonnait le premier.

— Vous en êtes un autre, grognait le second.

Et les deux barbons, se regardant du coin de l'œil, comme deux bouledogues en fureur, grommelaient avec un accord parfait ; c'était la seule chose qu'ils fissent à l'unisson.

Quant au reste, il y avait entre eux dissemblance parfaite. Cornillon était petit, Doublemard de haute taille ; Cornillon instruit, Doublemard érudit comme un ancien maçon qu'il était ; enfin Cornillon n'avait pas plus de religion qu'un canard, et Doublemard avait de la foi.

Une vétille, un rien mettait encore entre eux une barrière haute comme un mur de prison. Voici : le premier avait conservé de sa fortune passée une fort jolie montre ; le second arborait triomphalement sur son épigastre un monumental « oignon d'argent ».

Et toutes les scènes coléreuses entre les deux irréconciliables ennemis, où ricochaient les aimables épithètes de « papard, tartufe, cagot », d'un côté, « païen, failli », de l'autre, se terminaient invariablement par ce mot de Cornillon :

— Et votre oignon.

Ce dernier trait, ce mot de la fin, ne manquait jamais son effet. Pour quelle raison ? Je l'ignore.

Toujours est-il qu'à ce coup, la fureur de Doublemard montait comme la vague en marée.

Et alors, le brave homme rentrait chez lui bégayant.

— Je m'en vais, car, si je reste, je pourrais lui casser les reins.

L'oignon en question était une vieille montre d'argent, grosse comme un petit fromage de brie et pesant presque une livre, une de ces vieilles montres du temps passé qui, de père en fils, traversent quelquefois plusieurs générations.

Propriété des Doublemard, depuis au moins soixante ans, elle était gardée avec un soin jaloux, comme une relique, par Doublemard dernier.

Or, Cornillon était devenu la bête noire du vieux maçon depuis qu'il avait pris l'habitude de tomber à « langue rallongée » sur le vieux souvenir de famille.

L'ancien marchand d'engrais chimiques avait même un jour prétendu que le boîtier de la montre était une simple casserole de fer battu.

Horreur !

Et Doublemard ne savait plus que machonner sourdement :

— Ah ! le gredin ! le gredin !

Un beau soir, celui-ci ne rencontra point Cornillon comme d'habitude.



Un jour, deux jours, huit jours se passèrent ; point de Cornillon.

Doublemard jubilait.

— Ah! je crois tout de même qu'il est parti, qu'on pourra vivre tranquille maintenant.

Un soir, en rentrant à sa chambre, il surprit un bout de conversation entre Mame Breton et Mame Laflamme.

— Ce pauvre Cornillon, disait l'une, il fait tout de même pitié.

— Oui, c'est grand'pitié, comme vous le dites; les remèdes ont mangé presque tout son argent. Il sera bientôt, si ça continue, sans feu, ni pain! Doublemard rentra chez lui.

— C'est bien fait, grommela-t-il; il n'a que ce qu'il mérite, c'est bien fait.

Tout le reste du jour, il resta songeur.

— Un chrétien tout de même que ce malheureux, pensait-il.... triste tout de même!

Le lendemain, il en rumina toute la journée, ennuyé, nerveux, allant aux écoutes.

Dans la cour, il ouït Mame Breton qui disait à sa commère.

— Plus rien de rien! ma chère, il a tout vendu pour payer le docteur et le pharmacien, tout vendu jusqu'à sa si belle petite montre en or!

— En vérité du bon Dieu, je vais lui porter ce soir un peu de bouillon, au pauvre homme, car ça me fend l'âme!

Doublemard réintégra sa chambre tout perplexe.

— Pas le sou chez moi! Je ne touche les 450 francs de mon semestre que dans huit jours. Pourtant on ne peut pas laisser mourir comme cela un chrétien baptisé....

Et le brave homme se désolait.

— Pas le sou! Pas le sou! malheur!

Tout à coup, comme il explorait machinalement ses poches, vides en ce moment comme un cerveau de linotte, il sentit, bombant son gousset, la grosse montre, l'oignon, comme disait jadis Cornillon.

Il la tira de sa poche et la considéra longtemps.

Son grand-père l'avait portée, cette montre-là. Son père s'en était servi toute sa vie et l'avait, au jour de sa mort, léguée à son aîné, comme un cadeau suprême.

Quelque chose de sacré. Une relique, quoi!

Dix bonnes minutes il réfléchit.

— Tant pis, ma foi, dit-il enfin, mon père ne m'en voudra point de là-bas! D'ailleurs, je n'ai pas d'enfants à qui la laisser après moi. Donc, autant tout de suite, et puis je verrai bien l'heure au soleil, la grande horloge du bon Dieu....

Et il s'en fut chez l'horloger.

Une heure après, les 25 francs produits par la vente du vieux trésor de famille étaient entrés chez Cornillon.

Maintenant, les deux vieillards sont des amis, et je viens d'apprendre que l'ex-libre penseur Cornillon a loué une chaise à l'église près de celle du papa Doublemard.

C'est pourquoi Mame Laflamme et son amie l'honorable Mame Breton n'entendent plus grogner les deux barbons. Aussi celle-ci dit-elle souvent à celle-là, comme au commencement de cette véridique histoire.

— En vérité, ma chère, je suis toute bête de voir cela.

Pauvre vieil oignon d'argent!

Dire qu'il m'a tiré une larme!

LOUIS BINDEL.

## Au temps des récoltes

Juin et juillet sont les mois des grands travaux des champs.

Sous le chaud soleil d'été, le cultivateur couche sur le sol l'herbe jaunie et les moissons dorées. L'air est embaumé de l'odeur des foin coupés, il retentit du chant des cigales et du bourdonnement des abeilles.

Le travail est rude, commencé avant l'aube, terminé à la nuit noire.

Et la terre, ou plutôt Dieu, paye au laborieux le prix de son travail.

Pourquoi faut-il que ce soit au moment où il reçoit le plus de bienfaits divins que l'homme cherche le moins à se ménager les faveurs de Dieu?

A l'heure des grands travaux, certains cultivateurs oublient qu'ils sont chrétiens.

Faucheurs et faneuses, moissonneurs et glaneurs, laissez-nous vous donner ces trois conseils d'amis :

1° Chaque matin, prenez Dieu à la journée par la prière.

2° Ne le renvoyez pas loin de vous pendant la journée par le blasphème.

3° Chaque dimanche, payez-le régulièrement par la messe.

Et laissez-nous aussi vous souhaiter trois choses :

1° Devant la faux, l'herbe coupée s'alignant en andains bien fournis.

2° De chauds rayons de soleil pour la sécher.

3° Vos granges s'emplantant de foin bien sec, et plus tard de gerbes chargées de grain.

Et le dimanche, tous ensemble, autour de votre pasteur, vous aurez grande joie à louer Dieu qui aura bien travaillé pour vous.

E. L. C